

**La marginalité dans une œuvre littéraire Hizya de Maïssa Bey**  
**work: Hizya of MaïssaBey**

**Marginality in a literary work: Hizya of MaïssaBey**

**Badreddine KHELKHAL\*, Université Mustapha Ben Boulaid, Batna 2. Algérie.**

**Laboratoire SELNOM, Université Mustapha Ben Boulaid, Batna 2. Algérie.**

**b.khelkhal@univ-batna2.dz**

**Dr Mahdia EL KHALIFA, Université Mustapha Ben Boulaid, Batna 2. Algérie.**

**ma\_khallifa@hotmail.fr**

**Date de réception: (25/03/2020) , Date de révision: (01/06/2020), Date d'acceptation : (01/07/2020)**

**Résumé :**

Hizya de Maïssa Bey pose un problème essentiel pour la société algérienne : celui des normes qui la régissent. Ainsi, le présent papier y mettra en lumière, à travers les personnages féminins, non seulement à la situation marginale de la femme dans une société alourdie par le poids des chaînes sociales mais surtout ce que la marginalité de la femme fait des normes sociales qui font d'elle un objet visible mais tenu à l'écart. Pour ce faire, l'article se basera sur les Genderstudies ou « études féministes », tout en décrivant les conditions sociologiques marquant la société algérienne contemporaine. Qu'ils ont le choix entre agir en fonction de leur propre volonté ou subvertir la norme sociale, les personnages féminins finissent par se réapproprier la norme de peur de la sanction familiale et sociale.

**Mots clés :** Marginalité, Femme, Subversion, Norme sociale, Identité.

**Abstract**

Hizya of MaïssaBey exposes an essential problem for Algerian society: the norms that govern it. Thus, the present paper will highlight in this novel, through the female characters, not only the marginal position of women in a society weighed down by the weight of social chains, but above all what the marginality of woman does with social norms that make her visible but kept away.

To do this, the article will be based on gender studies or "feminist studies", while describing the sociological conditions marking contemporary Algerian society. Whether they have the choice between acting on their own will or subverting the social norm, the female characters end up reclaiming the norm of fear of the family and social sanction.

**Keywords:** Marginality, Woman, Subversion, Social norm, Identity

## Introduction

La marginalité touchant le personnage est essentiellement liée à la création romanesque maghrébine contemporaine en général et algérienne en particulier. À travers leurs romans, les auteurs mettent en scène des personnages mis en marge de la société dans laquelle ils vivent, des personnages que la narration inscrit dans une isotopie de la marge. À l'instar de *Hizya*, les textes beyens ne dérogent pas de la règle, la femme marginale algérienne s'y inscrit assurément dans la transgression et la subversion. Maïssa Bey, contrairement à ce qu'on dit souvent d'elle, précise qu'elle ne se considère pas comme féministe ou porte-parole des Algériennes, elle indique à ce titre que son objectif n'est pas de dénoncer la condition des femmes, mais vouloir raconter, expliquer ses sentiments et ceux des autres femmes en tant qu'auteur (Institut Français de Lituanie, 2013).

Avant d'examiner son inscription dans l'œuvre de Bey, essayons d'éclairer la notion de marginalité. Pour ce faire, nous rappelons que les noms et adjectifs marginal-ale-aux se développent à partir des années 1960 autour d'un sens figuré désignant ce « qui est en marge, non conforme aux normes d'un système donné », tandis que des dérivés comme marginalité apparaissent dans la seconde moitié du XXe siècle pour exprimer une « valeur d'anomalie sociale » (REY, 2010, p1274). En effet, l'analyse de cette notion qui a été l'objet de diverses lectures et analyses dans les dernières décennies, nous fournit non seulement des renseignements sur les aspirations et les orientations d'une société, mais nous renseigne également des dynamiques qui la travaillent, car ainsi que l'écrit Bernard Vincent : « Le marginal est un miroir » (Vincent, 1979, p. 12). En le définissant, la société soude sa cohésion autour de valeurs que l'on ne peut pas transgresser.

À la lecture du roman *Hizya* de Maïssa Bey évoquant les femmes marginales, force est de constater que ces femmes sont constamment hantées par la peur de transgresser l'ordre établi par la société, mais une fois sorties de la norme, elles deviennent dérangeantes et sont mises à l'écart de la société. L'article se propose de voir ce que la femme marginale fait des normes sociales qui d'un côté l'infériorisent, et d'autre côté font d'elle un objet visible mais tenu à l'écart. Il convient de se demander dans cette étude si la femme agit réellement en fonction de ses propres choix. Dans le cas où celle-ci envisage une existence libérée des contraintes du groupe, réussira-t-elle à subvertir les normes qui sont à l'origine de sa mise à l'écart, ou bien, au contraire, continuera-t-elle d'admettre que la norme contribue à la libérer. Pour cela, nous supposons qu'au cas où le marginal envisagerait de se constituer en tant que sujet grâce à la norme et à partir de la norme, il devra avant tout admettre que la norme lui confisque son libre-arbitre avant de décider de la subvertir.

Dans les pages qui suivent nous appuyons sur le présupposé de Judith Butler selon lequel la norme est simultanément une nécessité et une contrainte : « Le concept de norme, central, incarne parfaitement le déplacement d'une vision du pouvoir comme contrainte juridique ou comme recours systématique à la force, à une « conceptualisation du pouvoir comme (a) un ensemble organisé de contraintes et (b) un mécanisme régulateur » (Butler, 2006, p.67).

### 1. Au carrefour de la marginalité physique et de la marginalité sexuelle

La marginalité peut se concevoir de diverses façons dans une œuvre littéraire. Nous allons le montrer par le biais de l'analyse du roman *Hizya*, écrit par Maïssa Bey, femme d'origine algérienne vivant en France. En ce sens, nous précisons que la marginalité d'une personne est envisagée par rapport à « un groupe institutionnalisé », ainsi que l'explique Arlette Bouloumié : « on est marginal par rapport à un groupe institutionnalisé, à une époque et dans un lieu donné. D'où les contenus très variables de la marginalité dans le temps et dans l'espace » (Bouloumié, 2005, p.11). De même, le fait de ne pas partager les critères communs n'aura comme résultat que le rejet du groupe. Ainsi, la transgression par rapport aux normes sociales se voit dans plusieurs domaines et selon divers critères.

C'est plutôt sur des critères physiques que cette analyse s'est penchée car ils sont assez visibles. Notons ici que, la physionomie et l'apparence peuvent jouer un rôle important dans la distinction et donc la marginalisation de la femme. Un écart se crée à partir de là entre cette personne et le groupe auquel elle est supposée appartenir, ce qui la met irrémédiablement dans la marge. Aussi, compte tenu de leur position dans la société, nous retenons ici les critères de fragilité en rapport au sexe féminin.

### **L'apparence physique, cette discrimination négligée**

Parmi les critères visibles qui permettent d'emblée de traiter un être de marginal est son apparence, Yves Barel l'affirme : « de tout temps il y a eu des « signes extérieurs » de marginalité, portant notamment sur le langage, la gestuelle et le vêtement » (Barel, 1982, p.115), critères auxquels nous ajoutons le portrait physique. Ce qui permet d'associer un personnage à un groupe donné, ce sont les différentes propriétés qu'ils ont en commun et qui les unissent. Ces particularités s'étendent en fonction de la taille du groupe, la couleur de peau et la nomination qui sont envisageables que ce soit au sein de la famille ou la société en général, différences qui ont pu être envisagées à travers le texte beyen. Ainsi A. Bouloumié l'explique en ces termes : « Il faut entendre par particularité physique, tout ce qui écarte un individu de la norme par rapport à l'humanité en général mais aussi par rapport à son groupe ethnique particulier » (Bouloumié, 2005, p.13).

Le roman *Hizya* traite non seulement de la situation personnelle du personnage central, mais en parallèle de bien d'autres situations des femmes algériennes au travers de personnages secondaires, par exemple les femmes travaillant avec elle au salon de coiffure. De surcroît, ce livre met l'accent sur la condition de la femme algérienne d'une façon contrastée, car il y a des liens importants entre le personnage principal du roman de Bey et celui du poème « Hizya » écrit par le poète algérien Mohamed Ben Guittoun. L'auteur a réactualisé ce poème au sujet d'une légende populaire datant de 1878. Il s'agit d'une histoire véridique d'une jeune fille de la région de Biskra dont la mort fut tragique.

À vingt-trois ans, l'âge correspondant au décès de « Hizya » du poème entre les bras de l'homme qu'elle aimait, la narratrice entreprend une quête d'un vrai amour dès qu'elle s'est rendue compte de la véracité de cet amour idyllique : « Si ces amants l'ont fait il y a plus d'un siècle, pourquoi cela ne serait-il plus possible aujourd'hui ? » (H.9), s'interroge-t-elle.

Bien que « Hizya » du poème ait confronté sa famille pour la seule raison d'être avec son amour, les parents de la narratrice n'étaient pas au courant de l'histoire de cette femme rebelle. Le nom Hizya, qui n'était pas en vogue à sa naissance, était inspiré de celui de sa grand-mère paternelle afin de maintenir les liens aux générations précédentes puisque « les traditions familiales l'exigent » (H.9). La nomination est dans ces circonstances l'affaire des parents de l'enfant, il s'agit des noms qui sont en majorité désuets et qui embarrassent ceux qui en portent, voire les mettent en marge. Un exemple frappant de cet embarras est le passage où l'héroïne postule un travail au salon de coiffure, la patronne Salima lui exige d'emblée de changer son prénom comme les autres ouvrières au salon : « Tu pourrais changer... changer de prénom... je veux dire ici, au salon. Comme les autres filles. » (H.13).

La marginalité de la narratrice est donc portée depuis la naissance, outre son prénom désuet qui met d'emblée la personne à l'écart, la distinction se situe, comme l'affirme la narratrice, par rapport à la couleur brune de sa peau qui est un symbole de marginalité : « La nature m'a dotée d'un teint qui, dès ma naissance, a surpris et désolé toutes les femmes de la famille qui se sont penchées sur mon berceau » (H.36). Cette différence physique est visible et surtout remarquée à l'intérieur du groupe, une distinction qui écarte le personnage de son entourage. La dissemblance est telle que la grand-mère n'hésite pas à exprimer sa honte de la descendante : « Une fille ! Et brune de surcroît ! » (H.37), lui lance-t-elle avec une plaisanterie feinte. Quant à la mère, elle « a dû accepter d'écouter, sans y

répondre, les exclamations, les allusions, les sous-entendus – tout l'arsenal de formules dont disposent les femmes pour dire les choses sans vraiment les dire »(H.36). Par contre, Hizya est toute déterminée pour résister aux différentes insinuations inhérentes à sa teinte : « Je m'en fiche. Et je ne supporte pas leur sollicitude exaspérante » (H.37).

De surcroît, Hizya se singularise par sa grande taille, elle s'exprime à la première personne du singulier, se décrit elle-même comme une femme grande, une qualité inquiétante pour toute sa famille, que ce soit pour sa mère « qui multiplia à cette époque les exhortations, les prières et les offrandes à Sidi Abderrahmane » (H.37), ou pour ses frères qui lui donnent des surnoms divers : « Sloughi9 »(H.37), « Girafe » (H.37) et « Jument » (H.37). La taille grande, le trait distinctif du personnage principal, devient selon l'héroïne l'objet d'une mauvaise appréciation de tout le monde : « Trop grande, dit-on autour de moi sur un ton désolé, qui voudra de toi ? » (H.10).

À la différence de Hizya, sa collègue du salon Sonia « est tellement jolie, explique Hizya, qu'on peut difficilement imaginer qu'un homme puisse résister à ses fossettes » (H.50). Les détails sur la forme des yeux permettent de classer Sonia dans le modèle féminin qui semble être cher à Bey : « ses grands yeux marron toujours ensoleillés d'un éclat malicieux » (H.50). La protagoniste ne cache pas son étonnement à la beauté de son corps, elle précise à ce sujet qu'au contact des autres, Sonia peut subir différentes réactions qui vont du mépris à l'admiration : « Les apostrophes et les commentaires flatteurs pleuvent quand elle marche dans la rue. » (H.50). Dans la même œuvre, Salima, la patronne du salon, qui malgré son âge avoisinant la soixantaine, est élégante et soignée. Nous apprenons, ainsi, grâce à la narratrice qu'elle refuse de ressembler aux autres femmes de son âge et qu'« elle ne se voit pas jouer le rôle de la femme prude, vertueuse et bigote. » (H.50).

### **Femmes algériennes : reflet d'une société discriminatoire**

Les femmes, considérées jusqu'à présent comme inférieures à l'homme, sont souvent victimes de discrimination de tous genres, ce dont la littérature se fait souvent le reflet plus ou moins fidèle. Dans cette œuvre, les personnages féminins jouent des rôles principaux, leur soumission se manifeste principalement par l'absence du droit à la parole et du pouvoir de décision. Ainsi, la femme contrainte au silence se trouve alors réduite à l'état d'objet. Pour Maïssa Bey, le marginal se délimite souvent par sa différence moins physique que sexuelle à une communauté considérée normale, cette dernière détient à la fois le pouvoir d'établir les règles et le droit de dire ce qui est normal, ainsi que ce qui ne l'est pas et qui, par la suite, doit être considéré avec méfiance ou même rejeté en dehors du cercle communautaire.

La situation des personnages féminins dans *Hizya* est envisageable à partir de la vision de Judith Butler étroitement liée à la question des rapports entre sujet et normes. Selon la philosophe, la norme est simultanément une contrainte et une nécessité. Sur ce point, il est impensable pour l'individu de transgresser les normes sociales. De même, le groupe procède-t-il à l'exclusion des personnes qu'il voit séditieux. À ce propos et selon la même philosophe, le genre est une norme, une injonction indispensable dans la société qui peut apparaître sous diverses formes, il représente une stratégie de survie pour le sujet au sein du système dominant de la binarité des genres (Tangy, 2008, p.3). Partant de ce fait, aucune existence sociale n'est possible en dehors des normes, aussi violentes ces normes puissent-elles être. C'est pourquoi, enfreindre ces normes c'est perdre son identité sociale, c'est ne plus exister pour autrui.

Dans le roman *Hizya*, sa mère a un rôle autoritaire envers sa fille dans la mesure où elle lui dicte tout ce qu'elle doit faire ou ne doit pas faire au point de prendre certaines décisions à sa place lorsqu'il est question de mariage. La mère a une croyance ancrée dans la tête depuis son enfance à ce que le destin des femmes soit une fatalité : « Toutes nos vies tiennent dans la main du destin. Mektoub ! Il suffit de savoir lire les signes qu'Il nous

adresse ! Dieu le Tout-Puissant fait toujours bien les choses. »(H.43). Même si le mariage représente dans cette œuvre un projet d'avenir inévitable pour chaque jeune fille algérienne, Hizya à son âge est encore célibataire. Ainsi, les regards douteux de sa mère traduisent une grande inquiétude, comme elle l'explique : « Oui... Je sais, je sais, ma mère n'arrête pas de me le répéter. À mon âge, il y en a qui ont déjà deux ou trois enfants ! » (H.48).

Ce sujet n'est pas évoqué exclusivement de la mère, mais également de ses amies, ses cousines et ses collègues. Au-delà de vingt-cinq ans, la femme est appelée selon la narratrice « une céli-bayra ! » (H.24), un néologisme qui pourrait signifier « laissée-pour-compte » (H.24). À ce sujet, Butler affirme que le genre tire son pouvoir de son « itérabilité » et de son caractère répétitif. Ainsi, sa performativité obtient son pouvoir de son autofondation et de sa répétition continuelle. Ambroise écrit à ce titre :

« [L]e pouvoir n'est fondé sur rien d'autre qu'un appel à lui-même, par rien d'autre que par une autoréférence. Se prétendant fondé en autorité, il se fonde. D'une certaine façon, le pouvoir s'autofonde performativement en ne cessant de se faire valoir comme pouvoir. Cette répétition constante qui est donc la source du pouvoir, c'est ce que Derrida va caractériser comme itérabilité. Et cette itérabilité sera aussi à la source de la performativité. » (Bruno, 2003, p.107).

Si la mère de Hizya est autoritaire, c'est qu'elle voudrait protéger sa fille pour lui éviter le pire dans la société algérienne. À une époque où les bonnes mœurs algériennes ont tendance à disparaître avec la banalisation des relations sexuelles hors mariage. Ceci pourrait porter préjudice à la gente féminine issue d'une famille algérienne et conservatrice où le mariage est, selon la narratrice, d'une importance majeure. De ce fait, la mère entreprend un contrôle minutieux et inopiné comme le fait remarquer Hizya : « À la maison, il s'agit de parer au plus dangereux : les accès de rangement soudains de ma mère. » (H.24), elle ajoute que « le matin après notre départ, ma mère passe au peigne fin tous les coins et recoins de notre chambre. » (H.25).

C'est justement dans cette œuvre que se trouve le plus grand nombre de portraits de femmes marginalisées. À travers plusieurs récits qui s'entremêlent et qui se chevauchent, ces femmes y vivent chacune à son tour une réalité cruelle et émotionnelle de leur vécu en Algérie. Il y a d'abord la narratrice, qui après avoir achevé ses études en traduction, elle est tombée sur un boulot qui n'a pourtant rien avoir avec ses études universitaires : travailler dans un salon de coiffure. Ensuite, c'est l'exemple de Sonia qui « est spécialiste du maquillage libanais » (H.49), elle est « Titulaire d'une licence en informatique » (H.49). Nous apprenons par la narratrice qu' « elle a fini par solliciter un emploi chez Salima après avoir cherché pendant plus de cinq ans une place correspondant à sa formation dans une entreprise, publique ou privée. En vain. » (H.49). Quant à l'autre employée Nedjma, elle « est titulaire d'un master en sciences économiques et sociales. » (H.49). Enfin, c'est Leïla, « une des coiffeuses les plus célèbres sur la place d'Alger » (H.49), une divorcée marginalisée comme nous le verrons plus tard.

Contrairement à Hizya, Sonia, malgré sa beauté, n'est pas enthousiaste au sujet du mariage, elle se rend compte de la situation malencontreuse vécue par les femmes mariées, et refuse de vivre avec un époux qui contraint sa liberté, son premier objectif est de quitter le pays qui est sans avenir et sans futur. Pour ce faire, Sonia transgresse une des normes de la société en surfant sur les sites de rencontre et les réseaux sociaux à l'insu de leur famille. De fait, le recours régulier aux sites de rencontre risque d'entraîner une rupture avec l'entourage qui souhaite décourager l'individu d'y consulter. La définition de cette pratique comme immorale n'a pas forcément d'impact sur l'individu qui va se persuader de ne pas être un déviant, qui a perdu tout contrôle sur lui-même.

Tous les détails de cette opération sont partagés avec les collègues ; d'ailleurs, elles savent désormais que l'informaticienne est en cours de préparer une affaire avec quelqu'un

pour concrétiser son rêve. Elle fait connaissance à un homme qu'il lui a promis le mariage et de vivre ensemble ailleurs. Sonia apprendra plus tard qu'elle avait affaire à un repris de justice. La soumission et la chosification des femmes sont perçues, en outre, dans *Hizya* à travers le rapport de la famille avec leur fille. Sonia, qui est distinguée par son franc-parler explique le contrôle de sa famille : « Mes parents, mes frères, mes cousins, les hommes dans la rue, tous, tous me donnent le sentiment que je ne m'appartiens pas. Que mon corps ne m'appartient pas ! C'est comme si chaque regard me volait une partie de moi-même. » (H.50).

Etant toujours enthousiaste à l'idée de quitter le pays, la jeune fille se trouve paradoxalement forcé par ses parents et son frère de se marier avec une personne vivant au Canada et qu'elle ne connaît plus. Le mariage est effectué en Algérie sans la présence physique de celui-ci. Il s'agit d'un arrangement familial sans fête ni autre chose. Le futur époux est un veuf qui a des enfants et qui cherchait une femme musulmane pour s'occuper de ses enfants. Au cas où elle refuserait cette opportunité elle risquera d'être enfermée chez elle et exclue de toute activité extérieure.

Un autre personnage marginalisé : Leïla, « Quarante ans. Divorcée. Deux enfants. Une fille de onze ans et un garçon de quinze ans » (H.72). Par son statut de femme divorcée, il est impensable de vivre seule dans un appartement, même si elle se dispose des moyens nécessaires. Nous apprenons par la narratrice que les raisons du divorce restent inconnues. Mais, depuis que son frère cadet s'est marié, Leïla décide de s'affranchir du moment que la maison familiale est devenue exigüe pour accueillir toute la famille. En effet, sa situation est lamentable, la femme divorcée doit assumer l'échec de son mariage, la narratrice nous précise que : « c'est elle qui s'occupe de tout dans la maison familiale. Les courses, le ménage, les factures, les soins médicaux de sa mère. » (H.72), c'est le prix que Leïla doit faire pour être acceptée avec ses deux enfants.

Au salon, une petite fête est organisée pour célébrer le quarantième anniversaire de Leïla ; la divorcée exprime d'un ton pathétique : « Quarante ans de misère » (H.72). Pour la consoler, Nedj lui propose timidement la possibilité de refaire sa vie. À cette proposition de mariage, Leïla met l'accent sur l'impuissance de la femme hors cette institution : « Il n'y aurait pas d'avenir pour une femme en dehors du mariage ? » (H.72), elle a confirmé l'état permanent de la dépendance de la femme à son entourage, que ce soit vivant au sein de la famille ou seule : « Pourquoi ? Vous croyez vraiment que du jour au lendemain je serai débarrassée de la présence de mes frères, et de celle de mes parents ? Je vous parie qu'ils ne me laisseront pas une minute de répit, sous prétexte de me tenir compagnie » (H.73). La transgression et la réappropriation des normes sociales

Ce titre porte non seulement sur le concept de déviance, mais aussi sur le rapport du déviant aux normes sociales. La déviance se définit sociologiquement par le recours à des modèles de conduite qui se situent à la marge de ce qui est permis. En vérité, les normes sociales conditionnent les relations sociales et le rôle de chaque individu dans la société. Ici nous pensons au présupposé de Butler selon lequel l'individu se forme en tant que sujet à partir des normes sociales. Pourtant, c'est la violence provenant de ces normes sociales qui poussent les personnages principaux à choisir d'autres modèles, entre autres, la rencontre d'un homme et d'une femme qui est en réalité déviance dans la société algérienne.

Dans l'œuvre de *Hizya*, les personnages féminins semblent, au premier abord, être traités d'une manière assez différente, ils sont mis au second plan et quels que soient les rôles qu'ils jouent, ces personnages dégagent dans le récit une certaine image : Sont-ils partie intégrante de la société à laquelle ils sont censés appartenir ou bien se situent-ils en marge de ce groupe ? Dans le deuxième cas, rejettent-ils les normes sociales qui sont à l'origine de leur marginalité ? Ce sont les questions auxquelles nous essaierons de répondre.

**Hizya : le malheur d'être une femme**

Hizya, à l'instar de la majorité des femmes algériennes, est bien devenue une prisonnière. Son action obéit à des normes dures qui lui sont sans cesse rappelées. Elle doit s'éloigner des interdits, ne pas franchir les limites. En revanche, la narratrice veut changer le destin commun des femmes de son époque suite à la lecture du poème de « Hizya », elle désire connaître un homme et vivre une histoire d'amour, elle soliloque : « Vouloir rencontrer un homme – où ? Quand ? Qui ? Comment ? –, vouloir vivre une histoire d'amour, un amour qui serait exceptionnel » (H.28). Mais, précisons ici que les méthodes consacrées à la sauvegarde de l'ordre moral et social se traduisent principalement en séparant les deux sexes, par exemple en leur limitant ou interdisant le contact physique, ou en les surveillant quand ils sont ensemble. Dans quelques cas, le simple échange de conversation entre des personnes de sexe opposé suscite la condamnation de la société.

En passant d'un magasin de téléphonie mobile pour acheter un nouveau téléphone portable, Hizya ne réagit pas lorsque l'ami du vendeur lui sourit, au contraire elle est sortie comme une voleuse du magasin en promettant le vendeur de revenir le plus tard. Par la fuite, Hizya déduit son impuissance de transgresser la frontière, et se demandait comment les autres filles auraient-elles agies dans telle circonstance. Mais en retournant au magasin le jour suivant, un lien s'installait entre Hizya et le jeune homme. De fait, en faisant la connaissance de Riyad au magasin de téléphone, la jeune fille déroge aux règles de l'ordre moral établi par la société. Compte tenu de cette subversion, Butler décrit cette dernière comme étant une pratique inconsciente puisqu'elle se produit de façon imprévue. Mais, c'est surtout l'appropriation et l'interprétation individuelle de la tradition qui sont à l'origine des subversions qui n'étaient pas auparavant envisagées. Ainsi, l'ouverture à des éléments considérés séditeux suscite la controverse mais fait en sorte que de nouvelles possibilités insoupçonnées au début soient envisagées

La transgression de la narratrice est continuellement accompagnée par l'ensemble des femmes du salon, cette complicité féminine est nécessaire pour avoir du soutien et éviter l'échec de la transgression. Néanmoins, lors du rendez-vous tenu au restaurant, la jeune fille semble très attentive de peur qu'elle soit repérée. De même, à l'extérieur, elle a l'air gênée face à la réaction des gens. Le franchissement de ce seuil que représente la place publique constitue une transgression sociale. L'héroïne est donc hantée d'une peur démesurée puisqu'elle se retrouve pour la première fois avec un homme dans un lieu public. Par ce rendez-vous, nous pouvons dire que la barrière que Hizya a pour l'instant franchie conduit au lieu du désir, à l'interdit. Ainsi, cette rencontre de Riyad produit une nouvelle révélation chez la jeune femme qui prend conscience du plaisir qu'elle éprouve à se trouver à ses côtés.

Au lieu public, Hizya rencontre de façon inattendue son frère Abdelkader, elle nous apprend : « il a posé les yeux sur moi au moment même où je découvrais sa présence » (H.132), tellement elle avait peur, elle était « immobilisée » (H.132). Celle-ci continue néanmoins à marcher avec son ami parmi les familles, les couples et touristes comme si de rien ne s'est produit, elle se faisait croire que son frère ne l'avait pas aperçu sinon il aurait réagi. À l'approche de chez elle, la narratrice était si effrayée qu'elle imaginait l'accueil de toute la famille au seuil de la porte. Cependant, toute la famille regardait sur la télévision un reportage sur la guerre en Irak. Si Abdelkader qui est rentré plus tôt n'avait pas appris ses parents, c'est qu'il attendait qu'ils soient seuls, un interrogatoire intense est supposé par Hizya avec son frère puis avec ses parents. Les sanctions relatives à cette transgression sont multiples comme le montre l'extrait suivant :

« Privation de sortie. Confiscation du téléphone. Surveillance renforcée. Je crois que l'onde de choc pourrait toucher Kahina, ma complice présumée, même si nous jurerons toutes deux qu'elle n'était au courant de rien. Il me semble peu probable –

mais sait-on jamais ? – que ma mère aille jusqu'à la visite chez un gynécologue pour me faire établir un certificat de virginité. J'ai connu tellement de filles à la fac qui ont dû passer par l'humiliation de cet examen que je préférerais encore sauter du haut de la terrasse plutôt que de m'y soumettre. » (H.133)

À la terrasse, Hizya rejoint son frère qui monte habituellement à ce lieu pour fumer, elle a décidé en s'accordant avec sa sœur de lui révéler son histoire avec Riyad. Son frère l'a surpris en l'expliquant à sa sœur que son désagrément n'est pas lié au lieu dans lequel elle était ou bien en compagnie de qui, mais plutôt à sa manière de réagir comme si elle était face à un monstre, la narratrice stupéfaite des propos de son frère surtout lorsqu'il lui a dit que sa vie lui appartient à elle seule. Certes, il avait au début l'intention d'informer les parents puisqu'on ne se badine pas avec ces affaires, mais il a changé son avis, cela est dû probablement au fait que lui aussi ait une copine qui a également des frères. À vrai dire, par cette transgression, la norme de rencontrer un homme serait anéantie, du moins à l'égard du frère aîné.

### **La religion : entre adaptation et résistance**

Bien que la famille de Hizya soit attachée à la religion, la pratique de cette dernière n'est pas exercée de façon pareille : « Dans notre famille, les relations familiales avec Dieu, avec la religion, sont très particulières et très contrastées. » (H.75), dit-elle. La protagoniste accentue les actes religieux durant le mois de Ramadhan, la prière se fait de manière intermittente le reste de l'année tout dépend des rappels de sa mère et de la période d'examen. Le père, quant à lui, préfère renforcer son rapport au Dieu loin de ceux qui prétendent tout savoir de la religion, ceux qu'il croise au café ou même à la mosquée. Pour cela, il se contente de prier quotidiennement chez lui, et de s'appuyer sur ses humbles connaissances religieuses. En ce qui concerne la mère, sa relation avec dieu est familière, elle se réfugie en dieu et s'adresse à lui comme un proche, aucun de ses propos n'est prononcé sans l'invoquer explicitement, surtout en présence des femmes. Son rapport au dieu oscille entre deux positions : lui demander pardon d'avoir commis d'infractions mineures et le remercier de sa miséricorde.

Depuis que sa sœur a entrepris le boulot au salon, le comportement de Boumediene a changé, il s'isolait de la vie familiale, ses diatribes par rapport à leur mode de vie s'intensifient. Par son autorité de frère, la narratrice nous apprend qu'il s'est insurgé lors d'un repas familial qu' : « il ne comprenait pas que mon père ait pu autoriser une de ses filles à aller travailler, et qui plus est dans un salon de coiffure – un lieu de perdition à l'entendre. » (H.75), mais le père intervient et remet les choses à l'ordre, de ce fait l'autorité du frère est mise en ébranle : « Tu n'es pas obligé de nous supporter, conclut-il, et tu peux prendre des dispositions pour mener ta vie comme tu l'entends. » (H.75).

Au sujet du voile, à l'exception de son frère Boumediene, la famille de l'héroïne ne lui a jamais imposé le port du foulard, la tentative de son frère a été vouée à l'échec. À l'instar de Hizya, sa sœur Kahina a les cheveux en l'air, une chevelure magnifique qui sera l'objet des apostrophes des passagers. Pour la société, avoir les cheveux en l'air est une transgression « À la norme nouvellement établie » (H.95). Certains la rappellent que le foulard « est une injonction » (H.95) et le fait de ne pas le porter « c'est encourir un châtement divin. » (H.95). Quoiqu'ils l'invitent à se conformer à l'ordre qui lui a été donné de porter le voile, Hizya résiste aux pressions et ne se soumet pas aux critiques et aux commentaires des gens car, pour elle, la société « voit dans les symboles vestimentaires, quels qu'ils soient, une preuve d'allégeance aux valeurs qu'ils sont censés représenter. » (H.95)

À la question posée par Ryad au sujet du voile, la narratrice lui a demandé spontanément si cela le choque, il répond : « Cela semble tellement en contradiction avec ta discrétion, ton désir de ne pas te faire remarquer que » (H.95). Suite à cela, Hizya devient marginalisée



puisqu'elle ne souscrit pas aux normes communes. Bien que sa marginalité soit comprise comme de l'anticonformisme, comme un rejet de la normativité, elle lui riposte en ces termes : « Ainsi, selon toi, porter un foulard sur la tête permettrait de passer inaperçue ? De marcher dans les rues d'Alger sans que personne, je veux dire aucun homme, ne nous remarque, ne nous agresse ? » (H.95). Entre temps, elle se rappelle les propos de Sonia qui le porte pour que « les connards de toute espèce me foutent la paix » (H.49), lui précise Sonia. Celle-ci s'adresse à Hizya comme suit : « même si tu t'ensevelis sous de grands voiles noirs, ils peuvent toujours imaginer ce qu'il y a dessous ! » (H.51).

De même, Sonia trouve dans les regards un moyen lui permettant de détecter la perversité et la violence des hommes qui l'entourent, il s'agit : « des regards chargés d'un désir si brutal, si direct, si malsain qu'ils me renvoient une image souillée de moi-même » (H.129), ces regards la met mal à l'aise, « C'est comme si chaque regard me volait une partie de moi-même. » (H.50) ajoute-t-elle. À ce propos, et selon Bey, Sonia, Hizya comme bien d'autres femmes désirent marcher simplement dans la rue sans être embarrassées, apostrophées voire harcelées.

### **Conclusion**

Le roman de Maïssa Bey est un livre à lire sous différents angles mais celui qui semble le plus approprié est la trajectoire de plusieurs personnages marginaux à travers lesquels Bey semble insuffler un être humain en mal existentiel. À ce propos, le roman propose des images vivantes de femmes dont les rapports entre elles se distinguent souvent par la solidarité et la compassion pour faire face à la marginalité. Se perçoit ici le génie de la romancière qui, par le biais des êtres en papier qu'elle fait vivre dans le récit, rend compte de la complexité des rapports entre les femmes dans une société patriarcale qui n'a pas changé depuis la légende datant de 1878, pour reprendre l'année de la parution du poème « Hizya ». Celle-ci est le soubassement de l'écriture de Maïssa Bey dans la mesure où elle traite de plusieurs problématiques concernant la femme algérienne, et ce, à partir d'une lecture particulière du poème de Ben Guittoun.

Il y a sans doute des normes sociétales à respecter mais dans notre cas, les personnages marginaux tentent de changer leur vie et sortir de la marge. Il convient de noter que l'individu, en ayant la possibilité de se réinventer soi-même et de réinventer son rapport à autrui au-delà des déterminations sociales, il peut envisager de participer à la vie commune et contribuer à l'amélioration de celle-ci. Mais, la réinvention conçue comme une rupture entre la tradition où l'avis de la femme a été déjà tracé et la modernité à travers laquelle la femme envisage son autonomie doit permettre les conditions qui encouragent l'individu à se construire une vie qui lui est propre. Ceci est si apparent dans le texte beyen par le fait que ces mêmes femmes, malgré la transgression des normes sociales, n'ont pas réussi à sortir de la marginalité vécue, bien au contraire, elles se réapproprient ces normes afin d'éviter la sanction autant familiale que sociale.

Prenons le cas de Hizya, certes, elle parvient à s'entendre avec son frère aîné concernant sa relation avec Ryad, mais cela ne semble pas possible avec le reste des membres de la famille, notamment son père et son frère Boumediene d'où sa réappropriation de la norme. Sonia, quant à elle, de peur qu'elle soit enfermée chez elle, a dû accepter le mariage avec le veuf immigré. La situation de Leïla ne déroge pas de la règle, du moment qu'elle n'a pas pu construire une vie autonome avec ses deux enfants et loin de sa famille. Par-là, elle se nourrit de ce silence et exprime tous les maux des femmes divorcées, douées d'un sentiment de rejet, qui les entoure par le biais de la société, et plus particulièrement la famille.

### **Bibliographie :**

- BAREL, Yves (1982), *La Marginalité sociale*, Paris, PUF ;
- BEY, Maïssa (2015), *Hizya*, l'Aube, Paris ;

- BOULOUMIE, Arlette (2005), « Avant-propos » Dans Particularités physiques et marginalité dans la littérature, Recherches sur l'Imaginaire. sous la direction d'Arlette Bouloumié, n° 31 ;
- BRUNO, Ambroise (2003), « Judith Butler et la fabrique discursive du sexe » Dans Raisons politiques, p. 107,
- Institut Français (2013),« Conversation avec Maïssa Bey et Boualem Sansal », Médiathèque de l'Institut français de Lituanie, [https://www.youtube.com/watch?v=5Gnm\\_bWdCWA](https://www.youtube.com/watch?v=5Gnm_bWdCWA). (consulté le 05 janvier 2020).
- REY, Alain (dir.), (2010), Dictionnaire historique de la langue française, 4e éd., Paris, Dictionnaires Le Robert ;
- TANGY, Lucie (2008). Le sens du consentement dans l'œuvre de Butler. Tracés. Revue de sciences humaines, n° 14, <https://journals.openedition.org/traces/398>.(consulté le 10février 2020).
- VANT, André (1986) (éd.), Marginalité sociale, marginalité spatiale. Paris, Éditions du CNRS ;